

Christophe Pradeau

Université Paris-Sorbonne

Lire au-delà du livre : mémoire, existence, morale

1. Antoine Compagnon : le tournant éthique des études littéraires

« [...] un “tournant éthique” a eu lieu dans les études littéraires au cours des années 1990. Le “sujet”, aux deux sens du terme, s’était absenté de ces études depuis les années 1960 ou 1970 : il était démodé ou disqualifié [...] : dans *Critique ou Vérité* [1966], par exemple, Roland Barthes s’élevait contre la morale défendue par l’ancienne critique, ses normes implicites, ses interdits bourgeois. La nouvelle critique ignorait la psychologie des personnages au même titre que la biographie des auteurs, et elle réprouvait l’identification et l’empathie : un même discrédit frappait biographie et psychologie, histoire littéraire et morale littéraire, comme les deux faces, le recto et le verso, de l’ancienne critique. [...] La fonction éthique de la littérature était déniée par la plupart des théoriciens : il y avait une illusion éthique auprès des autres illusions, biographique, référentielle et expressive. Plus platoniciens qu’aristotéliens – *la Poétique* d’Aristote était restreinte à ses considérations formelles –, on se méfiait des arts, qui rendent plus sensibles et non moins sensibles, et on les condamnait comme des manipulations. Le théâtre de Brecht cherchait à empêcher la résolution cathartique des émotions, et la *catharsis* était vue comme un dispositif bourgeois. »

« La littérature – en particulier le roman – est une modalité privilégiée de la réflexion morale, réflexion non systématique mais particularisante ou exemplaire, complexe et contextuelle. Comme telle, certains philosophes moraux soutiennent même qu’elle est irremplaçable pour former le caractère, il y a une éthique du récit par opposition à celle du traité ou du système. Suivant de très anciens modèles, l’instruction morale peut prendre deux formes, celle des règles et celle des récits, des lois et des paraboles, comme dans la Bible. Le récit et le roman ont ainsi longtemps servi à l’initiation morale des adolescents occidentaux, après les vies de saints et avant les jeux vidéo, pour aller vite. »

Antoine Compagnon, « Morales de Proust » (2008).

2. Roland Barthes, « Proust et moi »

« Ce sera, si vous voulez bien : Proust et moi. [...] Proust et moi-même, je ne signifie nullement que je me compare à ce grand écrivain, mais, d’une manière tout à fait différente, que *je m’identifie à lui* : confusion de pratique, non de valeur. Je m’explique : dans la littérature figurative, dans le roman, par exemple, il me semble qu’on s’identifie plus ou moins (je veux dire par moments) à l’un des personnages représentés ; cette projection, je le crois, est le ressort même de la littérature ; mais, dans certains cas marginaux, dès lors que le lecteur est un sujet qui veut lui-même écrire une œuvre, ce sujet ne s’identifie plus seulement à tel ou tel personnage fictif, mais aussi et surtout à l’auteur même du livre lu, en tant qu’il a voulu écrire ce livre et y a réussi ; or, Proust est le lieu privilégié de cette identification particulière, dans la mesure où *La Recherche* est le récit d’un désir d’écrire. »

Roland Barthes, « Longtemps, je me suis couché de bonne heure », p. 459.

3. Isabelle Daunais : pour une ontologie du personnage de roman

« Le propre du personnage de roman réside dans cette décision, dans cette compréhension qu'il est à la fois libre d'avancer, puisque rien désormais ne le détermine, et qu'il n'a en même temps d'autre choix que d'avancer, puisque tout ce qui le déterminait a disparu. C'est dans ce mouvement contradictoire que se fonde ce qu'on peut appeler son "ontologie". [...] La tragédie était [...] consolante et à bien des égards rassurante, car si elle exigeait de l'individu les plus hautes vertus, elle lui assignait en retour une place claire dans le monde, en même temps qu'elle le déchargeait de la nécessité d'avoir à le définir. C'est d'ailleurs ce qui rend la perte du tragique si douloureuse. [...] C'est aussi ce qui explique la suspicion séculaire face au roman. Depuis les reproches qui lui sont adressés, au XVIII^e siècle et encore jusqu'au XIX^e siècle, d'être un "mauvais genre", propre à corrompre les mœurs et à dévoyer les jeunes filles, jusqu'au "soupçon" que les avant-gardes du XX^e siècle n'ont jamais cessé de faire peser sur lui, la résistance à l'endroit du roman lui est en quelque sorte consubstantielle – du moins aucun autre genre n'a eu à subir de façon aussi répétée et aussi constante la défiance qu'il a connue et que son incroyable succès n'a paradoxalement jamais apaisée. [...] il y aurait lieu de comprendre [...] la résistance opposée au genre romanesque à partir de cette impuissance qu'il ne cesse de mettre en lumière et qui tient à l'impossibilité d'assigner au déroulement d'une vie un sens fixe et permanent. Ce qu'il y a en effet de plus troublant dans l'histoire de don Quichotte, ce n'est pas que les idéaux chevaleresques soient soumis à la dérision, ce n'est pas qu'ils soient défendus par un "fou", c'est qu'à la fin du roman ce fou devienne sage et qu'il n'y ait pour lui rien d'insupportable ni même vraiment de douloureux à reconnaître que tout ce à quoi il tenait n'existe plus. Tout autant que la perte du destin et l'ouverture à l'inconnu, c'est la perte de la tragédie, c'est-à-dire la gravité, qui se révèle pour l'homme moderne un événement majeur, peut-être le plus bouleversant de tous, l'un de ceux, en tout cas, qu'il lui est le plus difficile d'accepter. En faisant de l'examen de notre condition non tragique sa tâche inépuisable, en refusant d'ignorer la moindre de ses conséquences, le roman ne pouvait pas ne pas rencontrer une certaine forme de refus, si ce n'est d'hostilité. Car la disparition, même lointaine, même progressive de ce qui fonde ses repères et ses vérités, est pour l'homme une épreuve accablante qu'il a toutes les raisons du monde de vouloir recouvrir de ses illusions ou de son innocence. [...] si nous ne croyons plus au destin depuis longtemps, si nous chérissons notre liberté, l'idée que notre condition non tragique est une condition dérisoire qui ne nous sauve de rien nous est insoutenable. Or c'est précisément cette idée qu'explore le roman, cette condition dont il prend l'infinie mesure. »

Isabelle Daunais, *Les Grandes Disparitions. Essai sur la mémoire du roman*, p. 21-24.

4. Judith Schlanger : la fonction paradigmatique de la littérature

« La différence, dit Malraux (*L'Homme précaire et la littérature*, 1977), entre une passion laïque (son exemple est le football) et une passion lettrée, est dans leur relation au temps. La passion lettrée inclut une mémoire, partage une mémoire et constitue une mémoire.

Sur ce point, les passionnés de football auront raison de protester, car leur passion, elle aussi, inclut, partage et constitue une mémoire. L'expertise partagée remémore assidûment le mémorable : le palmarès, l'anecdote, la technique, la chronique, le témoignage, la légende, les récits, ont une importance vivante. Le présent de la connivence fait vibrer le passé, et plus ce passé est repris et commenté, plus la connaissance s'épaissit et déborde sur l'avenir. Avoir prise sur l'avenir est le grand désir de la mémoire ; pourtant, l'idée de la mémoire future est le grand enjeu des passions. Tout cela est commun au football et aux lettres, sans oublier la politique et la religion.

Ce qui met à part l'amour des lettres, c'est la présence renouvelée et l'actualité renouvelée propres au livresque. Le récit enthousiaste d'un grand match légendaire (j'y étais, j'en étais) ne rejoue pas le match au même sens où la lecture de Rimbaud rejoue Rimbaud. Dans le premier cas, l'événement est loin, dans le second il a lieu maintenant. Ici les passions lettrées se séparent des autres, et le passé livresque devient un être à part. »

Judith Schlanger, *La Mémoire des œuvres*, p. 120-122.

« Comment vais-je m'orienter pour identifier ce qui est ma façon propre d'être moi, ma manière d'être et ma tâche ? Cette découverte est une grande affaire [...] c'est la substance même du roman moderne.

[...] Cette découverte peut prendre la forme d'une révélation. Illumination subite, conversion : soudain, je perçois ce que je souhaite, ce que je suis et ce que je dois faire. [...] Mais lorsqu'on n'est pas dans l'ordre épique où chaque héros a le destin de sa vérité, le rapport de soi à soi peut être plus confus et la découverte moins abrupte. Le repérage de ce qui est significatif et central dans un caractère peut prendre d'autres formes, mêlées, tâtonnantes, progressives. On s'approche, on voit mieux ou moins bien, on peut perdre de vue ou approfondir. Ce processus existentiel devient une affaire longue qui se joue dans la durée du roman d'éducation. C'est là que la découverte de soi ainsi que la réalisation de soi devient le grand sujet romanesque moderne ou moderniste. de Thackeray à Roger Martin du Gard, de Butler à Thomas Mann, de George Eliot à Romain Rolland, de George Sand à Hermann Hesse, de Balzac à H.G. Wells et à Proust, la riche tradition des romans de vocation déploie ses variations. »

Judith Schlanger, *La Vocation*, p. 80-82.

« Comme on les connaît mieux que les gens qu'on croise et qu'on se sent mieux compris par eux, Annette, Jean-Christophe et les autres sont aimés d'un attachement personnel qui est au cœur de la lecture. Et le nom de l'écrivain, lui aussi, est gagné par le même épanchement, par le même lien heureux. C'est la vraie famille intime, celle qui plaît. Et cette compagnie juvénile, est-ce qu'on s'en déprend vraiment ?

C'est cette qualité d'attachement qui a fait de Romain Rolland, de Victor Hugo, de Dickens, des écrivains populaires. S'ils ont été, eux et leurs personnages, importants, profondément importants pour un public énorme, s'ils ont été aimés, c'est pour cette qualité non livresque de leurs livres. Les romans qui aident à vivre, les romans qui donnent à des milliers de lecteurs le sentiment de parler pour chacun d'eux, sont lus d'une lecture affective, un peu somnambule, qui mélange toutes les attitudes. Dramas, décisions, destins : encore une fois, ce sont d'abord les seules personnes qu'on connaisse bien ; et cette relation affective atteint confusément ce qu'on devient.

Cette fonction paradigmatique, *L'Âme enchantée* l'a remplie. Je la retrouve sur un demi-siècle de la vie de mes parents. Et moi-même, relisant maintenant ce livre que je croyais avoir traversé autrefois distraitement, je me comprends mieux à travers lui. Je n'y pensais jamais, mais il m'éclaire sur moi. Je relis, et j'apprends quelque chose sur moi. Je perçois mieux à quoi je m'attendais. »
Judith Schlanger, « La pauvreté enchantée », in *La lectrice est mortelle*.

5. Julien Gracq : le souvenir de lecture

« Il faudrait comparer entre eux les souvenirs que gardent à distance d'une même œuvre des lecteurs exercés et de bonne foi, leur faire raconter de mémoire à leur idée le livre – ou plutôt ce qu'il en reste, toute référence au texte omise – noter la récurrence plus ou moins régulière du naufrage de pans entiers qui ont sombré dans le souvenir, de points d'ignition au contraire qui continuent à l'irradier, et à la lumière desquels l'ouvrage se recompose tout autrement. Un autre livre apparaîtrait sous le premier – comme un autre tableau apparaît sous le tableau radiographié – qui serait un peu ce qu'est à la carte économique d'un pays celle de ses seules sources d'énergie. »

Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, p. 646-647.

6. Joseph Czapski, *Proust contre la déchéance* (1941)

« Cet essai sur Proust fut dicté l'hiver 1940-1941 dans un froid réfectoire d'un couvent désaffecté qui nous servait de salle à manger de notre camp de prisonniers à Griazowitz, en URSS. Le manque de précision, le subjectivisme de ces pages s'explique en partie par le fait que je ne possédais aucune bibliothèque, aucun livre concernant mon thème, que j'avais vu le dernier livre français avant septembre 1939. Ce n'étaient que des souvenirs sur l'œuvre de Proust que je m'efforçais d'évoquer avec une exactitude relative. Ce n'est pas un essai littéraire dans le vrai sens du mot, plutôt des souvenirs sur une œuvre à laquelle je devais beaucoup et que je n'étais pas sûr de revoir encore dans ma vie.

Nous étions quatre mille officiers polonais entassés sur dix-quinze hectares à Starobielsk, près de Kharkov, depuis octobre 1939, jusqu'au printemps 1940. Nous y avons essayé de reprendre un

certain travail intellectuel qui devait nous aider à surmonter notre abattement, notre angoisse, et défendre notre cerveau de la rouille de l'inactivité. Quelques-uns de nous se mirent à faire des conférences militaires, historiques et littéraires. Ce fut jugé contre-révolutionnaire par nos maîtres d'alors et quelques-uns des conférenciers furent immédiatement déportés dans une direction inconnue. Ces conférences ne furent quand même pas interrompues mais soigneusement conspirées. »
Joseph Czapski, *Proust contre la déchéance*, p. 7-8.

Bibliographie

- BARTHES, Roland, « Longtemps, je me suis couché de bonne heure », conférence prononcée au Collège de France, le 19 octobre 1978, publiée en 1982 dans « Les Inédits du Collège de France », recueillie dans Roland Barthes, *Œuvres complètes*, deuxième éd. E. Marty, Le Seuil, 2002, t. V, p. 459-470.
- CAVELL, Stanley, *Dire et vouloir dire. Livre d'essais (Must we mean what we say ?)*, 1969), trad. fr. Sandra Laugier et Ch. Fournier, Le Cerf, 2009.
- Le cinéma nous rend-il meilleurs ?*, trad. fr. Elise Domenach, Bayard, 2003.
- CZAPSKI, Joseph, *Proust contre la déchéance. Conférences au camp de Giazowitz*, Montricher (Suisse), Les Éditions Noir sur Blanc, 1987 ; rééd. en édition de poche Libretto, 2012.
- Sur Czapski, voir PRADEAU, Christophe, « L'arche et le camp. Proust et Czapski », *Fabula / Les colloques*, Proust : dialogues critiques, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document2164.php>.
- COMPAGNON, Antoine, « Morales de Proust » (2008), diffusion en ligne : www.college-de-france.fr/.../UPL49209_Antoine_Compagnon_cours_0708.pdf
- DAUNAIS, Isabelle, *Frontière du roman. Le personnage réaliste et ses fictions*, Montréal-Saint-Denis, P.U. de Montréal-P.U. de Vincennes, 2002.
- Les Grandes Disparitions. Essai sur la mémoire du roman*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, coll. « L'imaginaire du texte », 2008.
- GRACQ, Julien, *En lisant en écrivant*, in *Œuvres complètes*, éd. B. Boie, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1995, t. II, p. 646-647.
- LAUGIER, Sandra, « Littérature, philosophie, morale », dans « Les philosophes lecteurs », *Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie)*, n°1, 01 février 2006, URL : <http://www.fabula.org/lht/1/Laugier.html>
- LEICHTER-FLACK, Frédérique, *Le Laboratoire des cas de conscience*, Alma, coll. « Essai Philosophie », 2012.
- MACE, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2011.
- SCHLANGER, Judith, *La Mémoire des œuvres* (Nathan, 1992), Lagrasse, Verdier Poche, 2008.
- La Vocation* (Éd. du Seuil, 1997), Hermann, 2010.
- « La pauvreté enchantée » (*Po&sie*, n° 61, 1992, pp. 94-99), réédition en ligne dans *Fabula LHT*, n° 4, « L'écrivain préféré », mars 2008, : <http://www.fabula.org/lht/document375.html>, repris dans Judith Schlanger, *La lectrice est mortelle*, Circé, 2013, p. 23-32.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2011.